


Claire TENCIN

# Des chemins pour se perdre

*roman*

 Editions InFimes

à Jo, l'ami perdu  
Que notre voyage demeure !

*« La patrie n'est qu'un campement  
dans le désert »*  
Kyab Yingpa

Du haut de ma blancheur jurant contre leur unité noire, tous les préjugés de ma condition se sont bousculés dans mon esprit, le complexe de domination, la culpabilité de la colonisation, et l'arrogante supériorité d'un savoir que j'avais pour mission de leur inculquer, sans que ces préjugés subitement jaillis de la dette mémorielle ne m'aient assailli dans le passé lorsque j'enseignais à nos petits Français blanchis. J'ai été noircie avec le temps par la patine de leurs regards. Ces enfants que la mer avait débarqués sur mon territoire m'avaient adoptée spontanément parmi eux, d'emblée respectée, et vénérée comme une mère sans couleur. La famille est leur socle, et en France de famille ils n'en ont plus, seulement à travers la fréquence satellitaire de leurs mobiles. J'arpente le continent noir entre les tables sans frontière, circulant d'un pays à l'autre avec la légèreté d'une nomade, comme celle que j'ai été en parcourant l'Asie, dans un autre temps et une autre vie. Je les vois comme celle que j'ai toujours été et que je continue à être depuis que je marche sur cette

terre. Une sans famille, une sans patrie, plus largement une étrangère au monde auquel j'appartiens et d'où je ne viens pas... et comme vous le savez, si le noir se porte avec élégance dans le grand monde, il ne sied guère à des origines prolétaires creusées dans le charbon de la mine locale.

Moi aussi, j'avais marché, très jeune partie vers un sous-continent dont je connaissais à peine le nom, l'Inde... avec le désir de rencontrer sur cette terre de feu, grouillante et miséreuse, la sagesse du Mahatma Gandhi. Ma mère m'avait dit que j'avais marché précocement, avant l'âge, et qu'on trouvait des couteaux cachés dans mon lit (sans doute que j'étais allée chercher dans la cuisine). À neuf mois, l'envie d'avancer vers l'inconnu me taraudait déjà, et j'avais l'idée d'emporter sur la route un couteau. Celui qui me libérerait de l'étreinte viscérale de ma mère... il paraît que son ventre trop étroit n'avait pas pu m'expulser à terme, et qu'après quelques jours, la tête opprimée dans le goulot d'étranglement, j'avais été libérée par le chirurgien d'un trait net de couteau. Une cicatrice faite de peau et de chair qui ressemblait à une fermeture éclair et que ma mère était si fière de montrer à ses enfants ! J'avais été arrachée à la nuit matricielle pour être projetée dans la nuit existentielle. D'abord celle d'une chambre isolée où je rêvais dans l'ombre de devenir écrivain, avalais des livres à huit ans comme on se goinfre de bonbons – je me souviens de la petite

bibliothèque rose et ensuite de la verte, apprenais à apprivoiser la solitude à l'écart de la société comme une nécessité vitale. J'avais entamé mon devenir de paria de bonne heure. À l'adolescence, ma couleur avait pris une tournure évidente pour la mère : j'étais la « brebis noire » du troupeau familial. Non seulement, noircie par ma différence d'« intello de campagne » disait le Père, et encore plus noircie par mes penchants pour les paradis superficiels, la drogue et les hommes.

Je n'ai jamais été autant libérée de mes entraves identitaires que lorsque je me perdais dans le grouillement de l'Inde et que ma langue maternelle ne m'était plus d'aucune utilité. J'étais délivrée de ma naissance ! Ma génération des années post-soixante-huit entreprenait le voyage initiatique vers l'Orient comme Isabelle Eberhardt à vingt ans avait conquis le désert du Sahara à cheval, avide de liberté et fascinée par l'islam. Les mineurs étrangers qui débarquent aujourd'hui en Europe ne sont pas moins fascinés par l'Europe que nous l'avons été par l'Orient et n'ont que le désir de vivre eux aussi leur roman d'apprentissage. Aboudramane, Aladji, Cheikiné, Kaou, ou Fatou, Aminata, ces premiers hommes et ces premières femmes que mon territoire insulaire a recueillis, portent tous et toutes un rêve de rupture avec le monde d'origine.

« Le monde est un branloire pérenne, nous dit Montaigne au XVI<sup>e</sup> siècle, toute chose y branle

sans cesse... » et l'homme y branle aussi entre ses désirs et la fatalité de sa condition. Marcher ou « sortir du pays » comme disent mes jeunes aventuriers s'avère moins une aventure qu'un point d'équilibre contre l'insoutenable immobilisme. « La constance même n'est autre chose qu'un branle plus languissant » conclut le philosophe, allant à cheval par les chemins de Guyenne et revenant dans sa Tour à l'écriture de ses Essais aussi instables que la terre qui tourne sur elle-même. Montaigne n'a pas cessé d'essayer la vie pour continuer à la réécrire ! Errer de par le monde, flâner le nez dans le vent et le ciel, cheminer au hasard les yeux dessillés par l'inconnu, n'est-ce pas inventer un langage poétique ? Apprendre à marcher n'est-il pas le premier exil de l'enfant ?

En marche ! clament les croisés en partant à l'assaut de Jérusalem ! Marchons, marchons ! entonne la Marseillaise à son heure de gloire et de conquête républicaine. « La vraie sagesse est de savoir quel est le prochain pas ; la vertu, c'est d'exécuter ce pas » prône l'envahisseur Napoléon Bonaparte. Et les touristes ne partent-ils pas arpenter des villes inconnues ? Les alpinistes marcher à la conquête des sommets inatteignables ? Les migrants cheminer vers un horizon d'espoir ? Que serait l'Histoire de l'Humanité si la terre n'avait été marchée de toutes parts ? Il y a toujours dans la marche le désir de se perdre et de se faire étranger à soi-même.

Chaque année la mer me ramène du large de nouveaux naufragés, maladroits et gauches, ils me font songer aux albatros de Baudelaire, exilés sur le sol au milieu des huées, que leurs ailes de géant empêchent de marcher. Il m'arrive de me demander qui sont les handicapés du monde dans lequel ils ont échoué, eux ou nous. Malgré leur ignorance toute relative – que l'on définit généralement par le manque de savoirs scientifiques, ces rois de l'azur ne manquent pas d'intelligence, de sens analytique ni d'expériences sensibles. Je redécouvre parmi eux une solidarité, une générosité et un respect des aînés que notre société a troqués contre l'individualisme et l'indifférence. J'arpente leur continent noir et je découvre, par effraction comme une promeneuse de passage, les langues qu'ils partagent, les liens culturels qui les unissent, et les conflits qui surgissent entre eux, souvent ethniques ou virils. Mais au-delà de ce ciment continental qui les soude, tous partagent l'aspiration à devenir quelqu'un d'autre... et c'est ce quelqu'un d'autre que j'ai cherché en chacun d'eux, en m'enfonçant dans la forêt tropicale de leur passé pour les ramener vers ce futur qu'ils sont venus conquérir au péril de leur jeune vie.

C'est par la littérature que j'ai parcouru les profondeurs de ce continent « noir » grâce à un collègue de lettres gabonais. Haut et majestueux, il s'annonce en salle des professeurs avec une voix exaltée et pleine de verve, en trimbulant sous son

bras des ouvrages d'auteurs africains en langue française. Curieuse de découvrir ces livres dont je ne connaissais pas un auteur, et flatté par mon enthousiasme, cet érudit m'a ouvert en grand la porte de sa culture. Je suis entrée de plain-pied dans l'imaginaire de ce continent aussi riche que ses minerais que le monde convoite. Dès les premières pages de Sony Labou Yansi ou de Williams Sassine, j'ai été subjuguée par la virtuosité de leur écriture et de la langue française qu'ils ont réinventée avec audace. Les mots font gicler comme un fruit juteux les émotions brutes et vous électrocutent avec le feu de leurs visions merveilleuses ou maléfiques. La langue française se réinvente pour se faire langue étrangère à elle-même. Bien commun de l'Histoire ou « butin de guerre » selon l'expression de l'Algérien Kateb Yacine, elle a été déracinée du sol natal qui l'avait fait grandir et a été enrichie, fardée, molestée par les peuples étrangers qu'elle avait asservis. Une langue nomade en quelque sorte que les contrées conquises par la force ont fini par accepter sur leurs terres et qu'elles ont fertilisée avec leur sang et leur sueur.

Quand Amara a débarqué sur notre île surpeuplée au milieu de l'hiver, ce quelqu'un d'autre s'est incarné dans ce jeune poète comme s'il avait marché à notre rencontre pour démystifier l'image d'Épinal de l'homme noir. Élané, d'une beauté gracieuse, il donnait l'impression de s'élever par-dessus notre petite communauté terre à terre qu'il surplombait d'un air contemplatif. Il

s'est fondu parmi ses camarades sans faire de bruit comme pour s'absenter et préserver son espace imaginaire. C'était un solitaire ! Très souvent, je le surprénais en train de rêver à travers le hublot près duquel il avait planté sa tente de nomade. Le ciel semblait l'aspirer hors de lui vers un au-delà extatique. Quelque temps après m'être rapprochée d'Amara, j'ai été frappée d'un mal qui m'a privée de mes jambes et m'a immobilisée chez moi pendant des mois. Mes albatros venaient de temps à autre survoler le ciel vide de mon esprit comme pour me rappeler de ne pas les abandonner. Mon imaginaire a commencé lentement à arpenter l'espace sédentaire où j'étais confinée, avec un esprit nomade qui m'emmenait sur leurs traces. J'ai sauté par la fenêtre pour suivre Amara dans son voyage mystique à travers le désert... et j'ai voulu accompagner la docile Fatou que j'avais soignée avec amour dans son périple qui l'avait conduite en prison en Libye... D'autres albatros sont venus à ma rencontre pour me raconter leur voyage à travers la violence de notre monde.

Et c'est de là que j'ai commencé à écrire pour reprendre la marche avec eux. Chacun de ses pas invente un mot nouveau qu'il ignorait, un mot qui appelle un autre mot, jailli de son corps comme un geyser dans la soif du désert. Ses poumons en feu alimentent la force mécanique de ses jambes en train d'écrire sa liberté sur la page blanche du désert. L'horizon qui flotte dans un léger froufrou bru-

meux suffit à guider sa narration à travers l'océan des dunes. Il se sent appartenir au désert comme le ciel, le soleil, le vent, les oiseaux, lui appartiennent. Seul le vent donne un corps au désert écrasé par la lumière verticale du zénith. Le sable qu'il projette par-dessus les dunes impassibles le traverse comme une foule armée de mille aiguilles ardentes. Le désert lui apprend que marcher et se faire libre sont synonymes, et que d'être libre suppose d'inventer un langage pour se faire. Il trébuche sur les phrases tombées sur son passage, impromptues et volatiles, sans qu'il ait besoin d'y penser, qu'il imagine tombées du bec de l'aigle majestueux qui tournoie dans le ciel depuis des heures. Il marche comme un homme qui n'a plus de nom, ni de pays, ni de famille. Son nom est encore trop nouveau pour lui appartenir. En fuyant les forêts humides de son pays natal, il a saisi au vol le prénom Alpha, il fallait bien commencer quelque part, par la première lettre de l'alphabet.

Dorénavant Alpha se raconte au masculin dans ses jeans et son T-shirt qu'il a troqués contre sa robe la plus clinquante. Avant de sauter par la fenêtre, son œil a validé dans le miroir sa métamorphose physique. Des lèvres épaisses et sensuelles qui adoucissent son visage carré, des joues bombées et des arcades sourcilières joliment courbées sur ses yeux profonds, il s'est découvert une beauté que sa féminité avait reniée. Sa grande taille laisse deviner un corps musclé et solidement bâti. Mais

l'œil d'Alpha n'est pas celui des hommes de son village qui ne voient dans leur présence au monde que l'expression de la force et de la domination. Regarder devant soi avec assurance et fierté d'être un mâle, disputer sa puissance à mains nues si c'est nécessaire, commander à l'ordre du monde et attraper dans sa gouaille mielleuse les filles les plus bêtes. Il bombe le torse tout en s'inquiétant de la petitesse de ses pieds qui pourraient le trahir. Avant de se dire au masculin, Sali se disait au féminin. Avant de porter des vêtements d'homme, elle portait des robes que sa plate féminité insultait. Son père, petit homme fin et nerveux, rugissait contre ses fesses sans rondeur ostentatoire et ses seins atrophiés, une tare génétique infligée par le diable. Qui voudrait prendre une femelle impropre à la maternité ? criait-il. Dans son jean moulant et son T-shirt arborant en lettres jaunes, *be happy*, sous lequel un bandage écrase sa poitrine, son corps lui semble avoir grandi dans l'espace. La phrase qui vient de tomber sur la route se soulève en elle comme une révolution inouïe, « tu es devenu un homme comme les autres ». Porté par ses sandales en plastique, Alpha pose d'instinct ses pas dans les pas des marcheurs millénaires qui l'ont devancé... cette route tracée dans le sang de son peuple, et lui, la première femme à verser son sang dans le sang de ses ancêtres.

Depuis des heures, le soleil au zénith matraque son dos sans que les coups n'entravent sa marche,

ni sa joie futile. Ses jambes actionnent le moteur de son énergie renouvelable à l'infini comme la dynamo de son vélo qui éclairait sa route quand elle devait aller faire une course à la tombée de la nuit et que ses simples jambes pouvaient faire fonctionner. Elle s'émerveillait de cette symbiose élémentaire de la technologie et de son corps. Sa langue empâtée par la soif et ses lèvres craquelées aux commissures ne se sont pas encore manifestées à sa conscience bandée sur son effort mécanique. Son attention est soudain détournée par une anomalie à peine perceptible sous le maquillage de la lumière crue et après une brève mise au point, Alpha aperçoit un monticule sur lequel flotte un bout de tissu comme un drapeau. Il s'approche par curiosité et dans la fulgurance de sa découverte, ses jambes s'effondrent devant un homme à peine recouvert d'un léger drap de sable, que le désert a jeté sur lui sans égard. De toute évidence, l'homme a été terrassé par la faim, la soif, et l'épuisement. Alpha reste quelque temps à genoux à se regarder mort dans l'autre sans parvenir à s'extirper de ce mimétique engourdissement. Et puis comme d'habitude, son intuition se faufile derrière les apparences où les signes latents de l'événement font jaillir la vérité... Le désert vient de lui donner sa première leçon d'humilité. Lui mettre sous les yeux son arrogance et sa folle témérité... Comment croit-il survivre dans ce désert sans aide, sans eau et sans nourriture ? Sa gourde lui communique goutte après goutte son

espérance de vie. Il se met alors, à coups de pattes énergiques, à recouvrir de sable le monticule pour le préserver des bêtes... et comme si ces gestes avaient réveillé l'âme ensevelie, il entend résonner une voix à l'intérieur de lui : N'aie pas peur, Alpha, d'autres jeunes sont déjà partis en éclaireurs ! Suis cette route toujours tout droit et tu les trouveras sur ton chemin... ou sur tes traces. Alpha se souvient de ceux avant lui qui étaient montés dans les camions de la liberté, comme des lucioles attirées par la lueur de leurs rêves, qu'ils avaient entrevus sur Facebook ou à la télévision sur l'esplanade de la Tour En-fer, comme disait son petit frère, les voitures dorées des Champs-Élysées et ses magasins pour « galos ». Et des mois, des années après avoir disparu, ils ont téléphoné un jour à leur famille de l'autre côté de la ligne d'horizon pour leur dire bonjour comme si de rien n'était. Alpha remercie l'ancêtre et avec une poignée de sable qui file entre ses doigts lui dédie sa vie. En s'éloignant, il ne peut s'empêcher de se retourner vers son âme protectrice. Le petit monticule a déjà disparu dans l'immensité minérale des vagues décolorées par le soleil.

Avec l'âme de l'ancêtre sur le dos, il apprend à marcher comme un nouveau-né qui ne craint pas la mort. L'harmattan a dégagé de sa route les mauvais esprits qui le devançaient. Alpha se perd dans des ébauches fabuleuses de villes hautaines aux larges avenues où il déambule sans visage

parmi la foule tranquille. Il ne serait personne et il serait tout le monde. Homme ou femme, il ou elle irait à travers la vie, sans crainte et sans honte. Quand Sali n'était encore qu'une enfant, son maître d'école leur avait appris que de l'autre côté de la mer tous les hommes naissent libres et égaux. Après avoir prononcé ces mots avec un rictus amer qu'elle connaissait bien, il avait ajouté que c'étaient des mots pour les Blancs et pas pour « eux ». Il avait refermé le chapitre d'histoire en rallumant une cigarette entre ses vilaines dents jaunies. Adama observait sa cigarette se consumer avec fatalité entre ses doigts aussi jaunes que ses dents. Elle ne connaissait pas ces Blancs dont il parlait, pas plus qu'elle ne s'identifiait à ce « eux » qui n'étaient pas des Blancs. Enfant, elle ne se pensait pas comme une couleur, ni comme noire, et encore moins une opprimée. Elle était Sali, c'est tout ! Mais qu'importe si ces mots n'étaient qu'un leurre, là-bas son père ne l'enfermerait plus dans la cave pour la battre. Là-bas, elle ne serait pas mariée de force. Là-bas, elle ne se soumettrait plus aux adorateurs de croyances barbares qui avaient affuté leur lame entre ses cuisses. Là-bas, elle irait à l'école et s'emparerait de la langue des puissants dont elle ferait une langue étrangère. Alpha n'est plus Sali, il ne retournerait pas vers les vaincus en train de lécher leurs vieilles plaies et s'armer de haine contre leurs illusions perdues. Sous ses pieds ardents, son désir de liberté l'emporte

comme un torrent frais. Aucun obstacle, ni aucune barrière ne pourrait l'empêcher de sauter dans son rêve. Son cœur tressaille, des aboiements ont surgi de nulle part, il redoute un instant les policiers, avant que son regard ne repère dans le ciel d'un bleu sans tache un aigle en train de tourner autour de lui. Ses cris lui rappellent le chien Doudou que son père avait attaché à la porte de la maison pour les protéger du mal du dehors. Puis las de tourner, l'aigle royal se déplie d'un battement majestueux pour repartir et disparaître vers le bout du monde. Le cœur d'Alpha se met à battre très fort et résonne contre le vide du désert limpide comme de l'eau. Le ciel, le soleil et la terre, et l'oiseau appartiennent à tout ce qui vit et ce qui a vécu bien avant qu'on invente le temps, les dates, les lois, les châtements divins, la guerre, et la bêtise. Alpha se sent appartenir à ce désert que l'aigle a effleuré de ses ailes et qui reviendra le chercher, il en est sûr !

Au milieu de cette géographie sans gouvernance ni lois arbitraires, son errance prend des chemins pour se perdre et s'ouvre à tous les commencements. Ses pensées s'accrochent à la ligne d'horizon pincée entre le ciel et la terre qu'il enjambrera comme un passe-muraille pour entrer dans le nouveau monde. Commencer d'abord par perdre tout ce qu'il croit savoir et se décharger de ses souffrances, le ressentiment et la culpabilité qui lui seront inutiles là-bas. Il voudrait écrire quelque part ses délibérations de peur qu'elles

ne se perdent en route. Mais il a omis bêtement de prendre le carnet et le livre que lui avait remis Adama avant son départ. Son maître lui avait confié qu'il tentait d'écrire pour ne plus avoir de visage. Sali écoutait ses phrases énigmatiques comme on écoute de la poésie, avec dévotion dans le bruissement des arbres du jardin. Il disait qu'il n'avait pas encore élu la langue pour écrire et que ses questions étaient une damnation sans fin. Adama erre lui aussi sans nom dans le désert avec son stylo. Il aurait préféré écrire dans la langue des Puissants de l'autre côté de la mer, celle de la littérature qui avait imprégné toute sa chair, mais il ne se résignait pas à se faire le traître de la Grande Histoire. Après des années et des années d'hésitation et de recul devant la page, Adama s'était enfin résolu à écrire son premier roman dans sa langue natale qu'il destinait au peuple à venir, disait-il et qui viendrait, il n'en doutait pas, bien après sa disparition de cette terre. Car dans leur pays où tant de monde ne sait encore ni lire ni écrire, qui peut s'intéresser aux romans ?

Depuis qu'Adama avait remplacé le père dont elle ne voulait pas, Sali ne s'interrogeait plus sur le sens de l'amour. Elle avait sa place quelque part dans le cœur de cet homme. Son maître d'école l'avait élevée à la littérature dans le jardin verdoyant de sa baraque délabrée, sans que son père n'y voie à redire. Elle ferait une institutrice plate et convenable et une jolie rente pour un mari éduqué ... qui irait voir les putes, avait-il

ricané. Quand elle a annoncé à Adama sa décision de quitter le pays, il n'a pas interrompu sa lecture. Des pleurs s'écoulaient de sa voix tandis que ses yeux secs continuaient à suivre les mots qu'il avait suivis toute sa vie sans s'interrompre. Des mots plus réels que Sali. Adama s'était proposé de l'épouser en tout bien tout honneur mais elle avait préféré tenter l'aventure de devenir Quelqu'un, sans être capable de lui expliquer ce que signifiait être Quelqu'un. L'adolescente ne désirait que l'ivresse des choses inconnues. Il lui a glissé quelques billets dans la main, en s'excusant de ne pas pouvoir faire plus, et l'a serrée dans ses bras pour la première fois. Tu prendras soin de toi, hein ! et surtout traverse la frontière comme un « passe-muraille », a-t-il ajouté en allant lui chercher le roman éponyme qui avait tant réjoui sa jeune étudiante. Garde-le comme un souvenir de moi et n'oublie pas de te faire invisible !

Un homme talonne Alpha à distance. L'homme a beau avancer droit devant, ses pas le ramènent en boucle vers le camion qui l'a déversé dans le désert, sur le lieu où le sang a coulé entre les jambes des deux passeurs, condamnés à mort par la vengeance, ce qu'il exécrait plus que tout autre crime en tant que juge. Pourtant il n'a pas bronché, a laissé faire la loi du désert. Pourtant il n'avait cessé de combattre la loi du talion avec une constance inébranlable ! À force de palabres avec ses administrés, il avait imposé le respect de la loi

civile tout en cajolant la chefferie locale et ses coutumes. Et là, dans ce désert maudit, il n'avait pas su parler aux passeurs pour les dissuader de violenter la jeune fille ni même dissuader les fugitifs de les assassiner. S'il était intervenu, sans doute serait-il mort à cette heure ! Il tâte la poche de son pantalon, s'assure que les billets sont bien à leur place et envoie valdinguer ses doutes. N'est-il pas déjà un hors-la-loi international ? Cette pensée le fait frémir de peur. Après avoir assassiné les passeurs, les clandestins avaient récupéré l'argent qu'ils leur avaient donné et l'avait redistribué équitablement entre eux. Le juge avait exigé la part de l'ado aux doux yeux d'antilope qu'il avait vu s'éclipser sans demander son compte au moment de la pagaille meurtrière. Il avait suivi ses traces dans le sable.

La douceur du soleil fait soudain diversion dans le chahut de ses pensées. Le désert semble se languir sous le velours mordoré qui le recouvre. Les ondulations sensuelles des dunes lui évoquent avec nostalgie le corps ambré de sa femme dans les draps. Des frissons ruissellent dans sa colonne vertébrale. Il voudrait se glisser contre sa chair et lui refaire le fils qu'elle pleure depuis des années, parti à l'aventure comme lui était parti, comme son père était parti avant lui et qu'il n'avait pas connu. Son père lui avait donné le prénom Maurice à sa naissance avant d'emprunter la route des trimardeurs à travers le désert et de s'arrêter dans l'anonymat d'une ville du Nord. Sa mère

n'avait jamais su grande chose de son existence là-bas, comment il vivait, où il logeait, s'il avait une deuxième épouse. Il envoyait régulièrement l'argent qu'il fallait à l'entretien de la famille et de temps à autre des photos de lui devant une voiture qui éblouissait les yeux des enfants ou devant des monuments inconnus dans leur monde à eux. La Tour Eiffel ! Quant à son tour, Maurice a pris la route avec son visa étudiant, il pensait retrouver ce père qu'il n'avait pas connu... mais il était déjà décédé dans un foyer d'immigrés dans les confins gris de la grande ville. Il se remet en branle mais les jambes de son père pèsent lourd dans ses jambes et il craint de ne pouvoir rattraper l'ado aux yeux d'antilope.

Après que le soleil a glissé derrière les dunes, le désert s'est partiellement retiré dans la pénombre là où l'horizon a disparu. La peur saisit Alpha à la gorge comme une proie. Peur que la nuit ne le rende pas au jour et qu'elle n'avale son corps dans son énorme bouche noire. Il se met à frictionner ses pieds glacés tout en guettant la traînée rouge du soleil qui s'avance vers lui. Tout à coup, dans le coin de son œil inquiet surgit un djinn en feu. Il cligne des yeux mais le djinn revient se coller à ses pupilles pour prendre lentement dans la clarté de son esprit une forme humaine. Il croit reconnaître l'homme du camion. Subitement tout lui revient en mémoire et des cris affreux s'agrippent à ses oreilles. Il revoit la jeune fille que le passeur

touareg avait tirée du camion par son foulard, comme une chèvre que l'on sort de son enclos par sa corde, et qu'il avait traînée derrière des fourrés épineux à quelque distance. Quand la jeune fille a commencé à pousser des cris, Alpha a senti dans son corps la meurtrissure que les hommes font subir aux femmes. Aucun des passagers n'a tenté d'intervenir, ils étaient prostrés au bout de la mitrailleuse de son acolyte pointée sur eux. Après que le mâle-faisant est revenu allègrement au camion, après un bon quart d'heure, la mère a couru rejoindre sa fille souillée dans le fourré. Le camion a redémarré sans les attendre, en les condamnant sans jugement à mourir dans le désert. Les candidats à l'exil se taisaient, morts eux aussi avec les deux femmes qu'ils n'avaient pas pu sauver de la barbarie de leurs passeurs. Mais les visages fermés ne semblaient pas résignés à pardonner. Ils appelaient à la vengeance de Dieu. La béance, où étaient assises la jeune fille et sa mère à côté de l'homme qu'il voit s'avancer vers lui, a été comblée par deux ados malingres et les pets fracassants du moteur ont recouvert l'hébètement des hommes. Alpha la revoit minauder avec ses beaux yeux charmeurs. C'est lui qu'elle avait élu parmi les autres adolescents dans le camion et son regard avait suffi à faire de Sali un homme. Quand le pick-up les a lâchés dans le désert comme des encombrants qu'on déverse, Alpha a reniflé l'entourloupe et a fui en profitant de l'ardeur de l'har-mattan pour disparaître dans un tourbillon de

poussière. La liberté ne se gagne pas sans le prix du sang à payer, il l'avait su dès qu'il était monté dans ce foutu camion. Le souvenir prégnant de la jeune fille le submerge d'émotion. C'est elle qui avait fait d'Alpha un homme comme les autres et avait sauvé Sali de l'opprobre de son sexe. De ce sexe, cause de tous ses malheurs !

Et si c'est vraiment un djinn ? Mais le pauvre djinn appuyé sur un bâton, le dos courbé de fatigue, ne semble pas une menace. D'un bond, Alpha saisit sa gourde et les pieds nus court au secours de l'homme que la providence lui apporte. C'est bien lui, le juge droit comme la loi, qui était assis sur la banquette du pick-up près de la jeune fille. Il s'était présenté comme juge, Alpha avait pensé qu'il voulait se faire plus puissant que les autres. Le juge décline poliment la gourde que lui tend Alpha et accepte avec soulagement de s'appuyer sur l'épaule de l'adolescent. Il se laisse conduire comme un enfant vers le sac rouge d'Alpha abandonné comme un repère dans le désert. Je m'appelle Maurice, dit-il en se laissant tomber sur le sable, nous devrions nous écarter de la piste, c'est plus prudent. Moi, c'est Alpha !

À la faveur de la faible lueur mauve du crépuscule, ils ont pu installer leur campement derrière une dunette à l'écart de la route. Maurice sort de son sac une serviette propre sur laquelle il dépose avec soin du pain et des dattes. Il sort ensuite un petit réchaud à gaz et entreprend de faire du thé avec de l'eau qu'il avait gardée en réserve dans une

bouteille en plastique. Alpha est subjugué par ses gestes délicats empreints de sacralité dans le silence creux de la nuit. Ses pensées matérielles du jour semblent se dissoudre dans l'essence alchimique du thé en train de bouillir. La faible lumière du réchaud éclaire le visage concentré de son compagnon au-dessus de la casserole. Ses yeux pétillent d'un feu intérieur comme s'il était possédé par la fabrication d'une potion d'amour ; un amour fait par des mains comme celles de sa mère. Ils sirotent leur thé brûlant sans un mot. Maurice observe lui aussi les fines mains d'Alpha serrées autour de son gobelet qui semblent emprisonner un secret incandescent. Tu devrais rentrer chez toi, mon enfant ! Alpha le toise très calmement. Rentrer où ? Je n'ai plus de nom, ni de famille, ni de pays. Maurice se tait devant l'aplomb de l'ado. Et après tout, l'état civil n'est qu'une formalité à laquelle on est en droit de ne pas souscrire. Lui-même n'avait pas pu anticiper la fuite de son fils qu'il croyait lié à sa famille par un amour inconditionnel. Alpha se couche sur le sable et fixe ses yeux dans les yeux des étoiles. Sans elles la nuit ne serait qu'un trou noir et la lune une planète esseulée ... sans elles, la nuit ne serait qu'une mort sans vie ! Il voudrait écrire ça quelque part... sur ce peuple de la nuit aussi vivant que les hommes sur cette terre, les âmes de ceux qui ont vécu depuis des millénaires et qui, la nuit revenue, fleurissent de pétales jaunes le front inconsolable des vivants.

Sous le faisceau étroit de la lampe de poche, Maurice et Alpha commencent à creuser à quatre mains un profond lit dans le sable. Après avoir remballé tout son matériel, Maurice dispose les sacs à dos en guise d'oreillers. Les deux corps s'allongent instinctivement l'un contre l'autre dans le trou noir et cherchent à se réchauffer. Maurice recouvre d'un bras paternel les épaules de son protégé en train de sombrer dans le sommeil sous ses paupières où se sont éteintes les étoiles.

Au petit matin, ils ont bifurqué de la route principale et ont pris une piste transversale. Maurice craignait qu'ils ne se fassent repérer et dépouiller par des groupes armés ou d'autres prédateurs du désert. À l'écoute de la musique des dunes roses glissant l'une par-dessus l'autre, ils cheminent légers sans regarder où les mènent leurs premiers pas. Le sable est nimbé de fraîcheur. Mais le soleil n'a que faire de la trêve matinale, il commence à les accabler de son ardeur impitoyable. L'eau va manquer et Maurice est inquiet. Alpha, la tête engagée sur la piste en éclaireur se laisse conduire par ses pieds. Il n'a pas faim et n'a pas soif, sa volonté va de l'avant avec le poids du soleil et de l'âme du défunt sur les épaules. Il ne songe qu'à gagner la ville de transit à une centaine de kilomètres de là où il ferait une halte avant de s'embarquer dans un pick-up en direction de Tam. Maurice a déjà perdu la cadence et pèse plus lourd sur les épaules d'Alpha que le soleil et l'âme du défunt réunis. Et

si le vieux s'écroulait ? S'il fallait le porter ? L'abandonner sur place ? Sa mère lui aurait dit bien sûr de se conduire comme une brave fille. Sa pauvre mère doit être à cette heure assise dans la cour en train de broyer son angoisse avec le manioc. Sali n'avait pas voulu lui dire au revoir avant de sauter par la fenêtre. Elle redoutait que les cris et les pleurs de sa mère alertent le chien qui, à son tour aurait alerté son père, et puis tout le quartier qui, piqué aux fesses comme un électrochoc au milieu de son ennui atavique, se serait rué devant leur maison. Comment c'est possible Meriem, ta fille s'habille en homme ! Et où elle partait comme ça pour faire sa maligne ? Pauvre maman ! trimbalant de la baraque à la cour, son corps malade, ses soucis, son manioc à broyer, sa patience infinie, sous le nez de son père et de ses frères qui ne la voient pas. Et elle, la fille unique, l'accompagnait dans ses déambulations quotidiennes. Elles chantaient toutes les deux en broyant le grain ou riaient des rumeurs qui faisaient trembler la tôle des toits. Ses grandes ambitions pour sa fille traînaient dans sa pauvre tête fatiguée comme ses pieds de la baraque à la cour. Quand le père était absent, elle autorisait Sali à aller dans sa chambre pour lire. Sali devinait sa fierté à de toutes petites attentions, mange ma fille, ça rend intelligente et forte, tu vas bien apprendre aujourd'hui avec Adama. C'est quoi le livre que tu lis ? Ne te laisse pas embarquer par un garçon sottement, prends le temps de trier le bon grain du mauvais grain ! Même si sa mère faisait mine

d'ignorer le mariage que son père manigançait au bistrot, Sali savait qu'elle avait déjà abdiqué devant l'ordre immuable des choses.

La sueur a trempé le bandage autour de sa poitrine. Alpha voudrait le desserrer, mais avec Maurice sur les talons il réprime son geste. Ce satané bandage lui rappelle encore la fragilité de son sexe planqué sous ses fringues. Maurice à la traîne implore Dieu de leur envoyer un pick-up avant la nuit. Ils n'ont absolument aucune chance d'atteindre Tam à pied à 1000 kilomètres de là... ce pays frère par l'Histoire où ils ne sont plus les bienvenus depuis deux ans. Les Indésirables sont rejetés par la police dans le désert. Il s'est beaucoup documenté avant le départ, a étudié les routes, a écouté ceux qui sont rentrés au pays après avoir tenté d'exécuter des travaux herculéens et périlleux pour gravir le mur de la Méditerranée. Dans les pays de transit à l'abordage de la Grande Bleue, ses frères noirs croupissent dans des zones de non-droit ou en prison selon les coutumes locales, où ils sont enchaînés, torturés, rackettés. Maurice avait alors envisagé de se rendre chez son ami Hamid, à la pointe occidentale du continent, s'il parvenait à dénicher son adresse sur le Net dans la vitrine des avocats. C'est comme ça qu'il nomme l'écran où tout un chacun voit son nom publié, son pedigree et sa photo en vitrine. Leurs folles années dans la capitale du Nord les avaient liés par-delà les mesquines querelles identitaires... ils croyaient en l'amitié.